

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 22

Artikel: Le 2 juin 1889 à Lausanne : (extraits des journaux de l'époque)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225841>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

LE 2 JUIN 1889 A LAUSANNE
(Extraits des journaux de l'époque.)

OMME le temps était superbe, dimanche dernier, comme la nature ensoleillée, les prés, les champs, les bois, dans leur riche parure du printemps, invitaient tout le monde à la campagne !

Aussi, que de promeneurs de tous côtés, que de Lausannois, partis dès le matin, à pied, en chemin de fer ou en bateaux à vapeur, s'étaient éloignés avec bonheur, pour quelques heures, de l'atmosphère étouffante de la capitale.

Nombre d'entr'eux étaient allés chercher la fraîcheur sous les beaux ombrages de Sauvabelin, tout en y composant des bouquets de pervenches, d'hépatique étoilée et de muguet. Dans tous les environs, des groupes de voisins et d'amis, des familles entières, jouissaient avec délices des attrait du printemps. D'autres, poussant leur course jusqu'aux premières pentes des Alpes, y faisaient des gerbes de narcisses et de boutons d'or.

:: :: ::

Hélas ! tous ces Lausannois, en partie de plaisir, ne songeaient guère au terrible contraste qui allait s'opérer à leurs yeux quelques heures plus tard ; ils ne songeaient guère à la scène de désolation qui les attendait à leur rentrée en ville.

:: :: ::

Vers cinq heures de l'après-midi, le ciel, — tout à l'heure rayonnant et calme, — se chargeait de nuages menaçants et nous envoyait, comme avant-coureur de l'orage, de grosses gouttes de pluie frappant le feuillage avec fracas, soulevant la poussière des chemins ou s'abattant en larges rondelles sur le pavé brûlant.

Bientôt l'orage s'appelait trombe et le spectacle en était effrayant.

Le Flon et la Louve, ces deux petits ruisseaux, si paisibles d'habitude et qui, pendant de longs mois de l'année, n'ont pas même assez d'eau pour entraîner les débris qui s'y déversent, prenaient tout à coup des proportions dépassant tout ce dont on avait souvenir.

Le Flon surtout, subitement transformé en torrent furieux, enlevait tout sur son passage ; quarante à cinquante minutes lui suffirent pour jeter Lausanne dans la consternation. Rien ne résistait à la brutale puissance de ses flots boueux, roulant, bondissant avec un bruit sinistre, jetant la dévastation à droite et à gauche, dans les ateliers du Vallon, au moulin du Tunnel, à la tannerie Mercier et autres établissements.

:: :: ::

Tout à coup, une sourde détonation mit le comble à l'effroi général : Le voûtage du Flon venait d'éclater sous une maison, sous l'auberge même du Petit Caporal !...

Cette rupture, donnant essor à la rage des flots se torturant dans un étroit passage, ceux-ci se précipitent dans la rue du Pré, dans la rue Centrale, dans celle du Petit Saint-Jean et inondent le quartier. La place de Pépinet offrait un aspect navrant. Le courant y prenait les allures d'un véritable fleuve tourbillonnant avec fureur autour du Dispensaire, où venaient se heurter ses vagues menaçantes.

L'eau montait, montait toujours, pénétrant

partout, et chassant à l'étage des gens éperdus, ahuris, fous de terreur !

Des centaines de passants accumulés sur le Grand-Pont dont ils couronnaient la balustrade, assistaient de là-haut à cette scène indescriptible, qui leur rappelait Venise !

A toutes les fenêtres, des femmes éplorées, craignant de voir les maisons crouler, tendaient à la foule impuissante, des bras suppliants !

:: :: ::

Soudain, deux jeunes hommes, pleins de cœur et de courage, se débarrassant d'une partie de leurs vêtements, se lancent à la nage, et atteignent en quelques instants les fenêtres d'un premier étage.

A peine avaient-ils rassuré ces pauvres gens, par leur présence, que leur dévouement était de nouveau mis à l'épreuve... Au rez-de-chaussée d'une maison voisine, et dans la salle d'un petit café, deux chanteuses ambulantes, réfugiées sur des tables superposées, et la guitare à la main, poussaient des cris déchirants :

Quel brusque revirement des choses pour ces deux femmes qui, tout à l'heure, chantaient gaiement une romance !...

Pendant que nos braves sauveteurs les mettaient hors de danger, un drame non moins émouvant se passait près de là.

Au restaurant du Croton, installé à quelques mètres au-dessous du niveau de la rue, plusieurs consommateurs causaient joyeusement de choses et d'autres.

Dans la pièce à côté, la maîtresse du logis et sa domestique.

Tout à coup, les fenêtres qui sont à fleur du pavé craquent et cèdent sous la pression de l'eau qui envahit tout. On crie, on se trouble, on se bouscule, on se précipite vers la sortie.

Les hommes gagnent enfin la rue ; mais les deux malheureuses femmes restent en arrière. L'une d'elles parvient à s'accrocher au bord d'une fenêtre ; l'autre, affolée, fait des efforts inouïs pour atteindre la porte... A peine en a-t-elle franchi le seuil que le courant l'entraîne jusqu'à l'extrémité de la rue, où elle peut enfin saisir, de ses mains crispées, le crochet d'un volet. Elle resta dans cette situation pendant plus de quinze minutes avant qu'on pût lui porter secours.

Dans l'intervalle, l'autre malheureuse était hissée à l'étage au moyen d'une corde.

:: :: ::

Dans le même quartier, le café Chollet était en proie à d'autres événements. Quelques minutes avant la débâcle, M. Chollet se promenait en long et en large dans son établissement, tandis qu'au fond de la salle, un client lisait le journal...

L'eau se précipite par la porte ouverte et s'accumule dans la maison avec une effrayante rapidité. M. Chollet, étourdi, hors de lui, ne peut se rendre compte de ce qui se passe. Il monte sur une table, qui bientôt ne suffit plus. A la table, il ajoute une chaise, et se croit hors de danger. Mais une poussée formidable enfonce les grandes vitres de la devanture, lui enlève la chaise sous les pieds et le laisse suspendu au guichet de l'imposte qui lui servait d'appui.

A ce moment, l'eau avait atteint, dans ce local, 1 m. 60.

Le client, lui, avait pu, aussi à l'aide de tables et de chaises, grimper sur la boiserie qui sépare l'office du café. C'est là qu'il attendit, à califourchon, que le plancher fût libre.

M. Chollet s'attacha solidement avec une corde lancée de l'étage, où il fut hissé par de solides champions.

Mais le drame le plus terrifiant est, certes, celui du Petit Caporal. Se représente-t-on le voûtage du Flon sautant comme une mine sous l'effort de l'eau, lançant à droite et à gauche d'énormes matériaux, enlevant poutres et plancher, et ne laissant à la place d'une chambre qu'un gouffre noir et béant au fond duquel grondait le torrent !...

Personne dans cette pièce, heureusement !... Mais tout à côté, dans la buvette, le plancher craque et s'entr'ouvre en divers endroits, les meubles s'entrechoquent et les clients se sauvent par les fenêtres.

Une jeune cuisinière était à son potager. Celui-ci disparaît dans le gouffre. La malheureuse se raccroche à ce qui reste debout autour d'elle ; cherche des yeux et des mains, ne trouve point d'issue, croit à la fin du monde, et perd la tête !...

On la chercha, on la chercha longtemps, cette pauvre fille... Qu'était-elle devenue ?... Hélas ! — c'était la triste conviction de tous, — elle avait péri dans cet affreux cataclysme !...

Eh bien, non ! elle vivait. Sauvée comme par miracle, on la retrouva plus tard blottie dans un coin du galetas, hébétée, à demi-évanouie, et n'ayant pas la conscience de ce qui s'était passé !

:: :: ::

Pendant que ces tristes scènes avaient lieu, des attelages de M. Perrin amenaient, d'Ouchy à Lausanne, deux petits bateaux, qui devenaient un vrai mystère pour les nombreuses personnes qui se trouvaient sur la route et ignoraient tout. Et quand on vit arriver ces bateaux en ville, on se demandait s'il fallait en croire ses yeux, et si tout cela n'était point un rêve. Des bateaux à Lausanne !... dans cette vieille cité bâtie sur trois collines !... des bateaux dans la rue Centrale !...

:: :: ::

Et à côté de ces épisodes dont nous n'avons pu donner qu'une faible idée, que de tristes choses encore à constater !

Le niveau des eaux diminua assez rapidement, il est vrai, mais hélas ! ce fut aux dépens de tous les locaux qui se trouvaient sur leur passage. Si une heure après l'orage, les rues redevenaient praticables sur un certain parcours, l'intérieur des maisons, des magasins, des ateliers était déplorable à voir.

Dans plusieurs caves où s'alignaient de grands et nombreux vases remplis de vin, dans d'autres contenant des dépôts considérables de marchandises de diverse nature, l'eau s'élevait à 3, 4, 5, 6 mètres et plus. Impossible d'y pénétrer ; tout y était avarié, détruit, confondu dans un horrible mélange !

Et les victimes de la catastrophe étaient là comme frappées de stupeur, anéanties, l'œil humide, sans même pouvoir se rendre compte de toute l'étendue du mal, sans pouvoir faire autre chose que de s'inscrire à l'Hôtel-de-Ville, pour obtenir le secours des pompiers qu'on demandait de tous côtés, et attendre leur tour.